

Pierre Mendès-France au Canada, 15-17 novembre 1954 (Note)

Jacques Portes

Volume 14, numéro 4, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Portes, J. (1983). Pierre Mendès-France au Canada, 15-17 novembre 1954 (Note). *Études internationales*, 14(4), 781–787. <https://doi.org/10.7202/701581ar>

PIERRE MENDÈS FRANCE AU CANADA (15-17 novembre 1954)

Jacques PORTES*

Depuis 1967 et le cri fameux du Général de Gaulle du balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal, les relations entre la France et le Canada ont été marquées par nombre d'incidents, de malentendus ou de provocations. Cela explique sans doute que certains aient pu regarder vers le passé récent avec les lunettes de l'actualité et chercher à trouver des précurseurs à l'initiative du premier président de la Cinquième République. Pierre Mendès France, héros de la décolonisation, particulièrement sensibilisé au sort des peuples opprimés, n'a-t-il pas, lors de son bref passage à Québec, Montréal et Ottawa sur la route des États-Unis à la mi-novembre 1954, perçu avant d'autres l'affirmation nationale de ceux qui allaient devenir des Québécois? N'a-t-il pas même suscité la ferveur de quelques-uns sur les bords du Saint-Laurent? On pourrait le penser, en recevant les confidences d'intellectuels du Québec, comme J.-L. Roy, actuel directeur du *Devoir*, qui se souviennent encore du discours prononcé par le président du conseil à l'Université Laval¹.

Qu'en est-il exactement de ce voyage au Canada de Pierre Mendès France du 14 au 17 novembre 1954²? L'objet principal du déplacement n'est pas le Canada; le président du conseil français va surtout aux États-Unis et à l'O.N.U.) afin d'expliquer sa politique, ses méthodes et tenter de dissiper une certaine incompréhension américaine envers le « neutralisme » du gouvernement français et une incertitude à l'égard de sa personne. Avant son arrivée la presse américaine s'interroge: « Rarement personnalité de même rang a suscité davantage de respect et moins de confiance. »³ D'ailleurs Pierre Mendès France cherchera, dans ses principales interventions aux États-Unis, à écarter de telles interprétations, en insistant sur sa bonne connaissance des Américains, sur la nécessité pour la France de ne pas dépendre exclusivement de l'aide de Washington. Il n'hésitera pas à prononcer des discours « à l'américaine », se plaçant au premier plan, voulant désamorcer les critiques qu'avaient entraîné le rejet récent de la C.E.D. ou certaines ouvertures vers l'URSS.

L'importance du voyage explique celle de l'entourage: plus de onze personnes⁴, parmi lesquelles Georges Boris, chargé de mission et ami personnel, Jean-Marie Soutou, directeur adjoint du cabinet du président du conseil ou encore Claude Cheysson, chef de son cabinet diplomatique. De nombreux journalistes ont fait le déplacement comme André Fontaine du *Monde*, Dominique Pado de l'*Aurore* ou Gilbert Lariaga de la toute jeune télévision. Parmi

* Professeur à l'Université de Paris I.

1. Conversation avec l'auteur.

2. Notre information est parcellaire; en effet les archives du ministère des relations extérieures ne sont pas accessibles pour cette période.

3. *Newsweek*, 22 novembre 1954. Cet hebdomadaire étant diffusé plusieurs jours avant la date qu'il porte, la référence citée a été écrite avant l'arrivée de Pierre Mendès France aux États-Unis.

4. M. Georges Boris, M. Jean-Marie Soutou, M. Léon Brasseur, M. Philippe de Seynes, M. Claude Cheysson, M. Jean Bénard, Mlle Léone Georges-Picot, Mme Rabaud, Mlle Pinard, M. Andronikov, M. Guénard. Liste fournie par le Service d'Information français à Ottawa au ministère canadien des Affaires extérieures.

ces diverses personnalités, beaucoup découvrent, pour la première fois, le Canada, ce qui donne à leurs commentaires une fraîcheur assez rare.

Comme assez fréquemment le séjour canadien est ainsi couplé avec un voyage aux États-Unis. Si cela se justifiait déjà au XIX^{ème} siècle⁵, les conséquences de la Seconde Guerre mondiale et le rôle nouveau joué par le Canada l'expliquent amplement. Le Canada est allié de la France, au sein de l'OTAN: le Canada a aidé à la reconstruction de l'Europe après avoir œuvré à sa libération; il est donc parfaitement légitime que des représentants du gouvernement français fassent un détour par Ottawa. Après le général de Gaulle en 1944, c'est le tour de Léon Blum, envoyé spécial, en mai 1946 pour obtenir la confirmation d'un prêt, parallèle à ceux qu'il négociait alors à Washington. En 1948, le premier ambassadeur de France au Canada, Francisque Gay, est spécialement choisi dans les rangs du M.R.P., pour flatter, par l'envoi d'un catholique militant, une population dont on a bien voulu oublier les sympathies pétainistes pendant la guerre, le but ne sera pas atteint car ce membre du *Sillon* ne sera pas accepté par la hiérarchie ultramontaine, encore vigoureuse dans la province de Québec. En avril 1951, le président Vincent Auriol, après être allé aux États-Unis, vient visiter le Canada de façon très protocolaire; il garde soigneusement l'équilibre entre Canadiens anglais, amis, et Canadiens français trop passionnés et catholiques pour être « honnêtes »⁶.

Avec Pierre Mendès France le séjour en Amérique du Nord commence par le Canada et il se limite à la province de Québec et Ottawa. Il s'agit même d'une « première » dans la série des voyages aériens que ce vol Paris-Québec; on s'était même demandé, à l'époque, si la piste de l'aéroport de la Petite Lorette serait assez longue... Si certains observateurs n'ont pas hésité à y voir un pied de nez aux « fédéralistes » c'est que cette innovation tranche avec l'atonie constante des voyages officiels récents au Canada; de toutes les façons la personnalité de Pierre Mendès France attirait l'attention:

M. Mendès-France est en train de débarrasser la France de la mentalité « ligne Maginot... C'est une transformation de l'esprit français que M. Mendès-France est en train d'opérer. Il redonne à ses compatriotes le goût du risque. Il leur réapprend qu'il vaut mieux être tué en attaquant que mourir de faim dans une forteresse assiégée... »⁷

Le gouvernement français avait tenu à assurer, si besoin était, les autorités canadiennes qu'il n'y avait aucune malveillance dans le fait de se rendre dans une capitale provinciale avant Ottawa. Dans cette ville se déroulait la visite de la Reine-Mère et la conjonction des deux voyages aurait pu poser quelques problèmes d'organisation et de protocole⁸. Pourtant Pierre Mendès France est allé intentionnellement à Québec et Montréal, avant de gagner Ottawa et au Canada avant les États-Unis:

C'était une manière de dire que je donnais à ma visite au Canada une valeur propre et qu'il ne s'agissait pas d'une appendice, mais bien d'un entretien distinct ayant toute sa portée... Il y avait de ma part, évidemment, une marque de sensibilité particulière à l'égard d'une province où la France, à mon avis, n'était pas toujours assez présente.⁹

5. Le Canada n'était pas considéré comme un but de voyage suffisant pour les voyageurs, aussi couplaient-ils souvent avec les États-Unis.

6. Pierre GUILLAUME, « Montaigne et Shakespeare, réflexions sur le voyage du Président Vincent Auriol au Canada, en avril 1951 », *Études Canadiennes*, 1978 (4), pp. 97 à 119.

7. Gérard FILION dans *Le Devoir*, 13 novembre 1954, éditorial avant l'arrivée de la délégation française.

8. La courtoisie de J.F. Hilliker, du service historique du ministère des Affaires extérieures à Ottawa, a permis d'obtenir ce renseignement, malgré la fermeture des archives de cette période.

9. Lettre de Pierre Mendès France à l'auteur, 4 octobre 1982. Une certaine contradiction apparaît entre la note officielle du Quai d'Orsay cherchant à rassurer Ottawa et cette affirmation de Pierre Mendès France. On peut envisager de la part de l'homme politique une certaine rationalisation après coup.

Ainsi deux attitudes semblent se juxtaposer. Le gouvernement français prend bien soin de ne pas éveiller « les susceptibilités canadiennes »¹⁰, le président du conseil souligne – après-coup – la reconnaissance particulière du fait français au Canada en passant par Québec et Montréal. Mais à l'époque il n'y eut aucun incident à ce sujet et les journalistes, tant canadiens que français, n'ont rien remarqué d'anormal. Mais la « première » n'était pas qu'aéronautique.

Une fois accueilli à l'aéroport de la Petite Lorette – où son avion a atterri sans encombre – par l'ambassadeur de France, Hubert Guérin, et Jean Chapdelaine, sous-ministre des Affaires extérieures à Ottawa, sans oublier le Lieutenant-Gouverneur et l'Archevêque de Québec, le dynamique président du conseil, après les discours d'usage, arrive dans la Vieille Capitale. Le lendemain, lundi 15, il enregistre une courte allocution radio-télévisée, puis déjeune avec le premier ministre de la province de Québec, Maurice Duplessis, avant de se rendre à l'Université Laval où il prononce un discours en réponse à l'éloge de bienvenue de Monseigneur Parent. La journée du 16 est consacrée à Montréal: réception par le tout jeune maire Drapeau, visite soigneusement équilibrée du collège Stanislas – genre grande école libre à la française – et de l'Université McGill – on ne peut plus anglaise –. Le 17 c'est la capitale fédérale, les entretiens avec le premier ministre du Canada, Louis Saint-Laurent; le discours au Canadian Club avant le départ pour Washington.

En tout trois jours bien remplis qui se déroulent sans anicroche. Bien sûr Maurice Duplessis est « une personnalité dont les tendances politiques ne sont pas précisément les mêmes que celles de Monsieur Mendès France et qui avait un pont à inaugurer en province au moment de l'arrivée de l'avion présidentiel »¹¹, mais l'entretien entre les deux hommes, le lendemain, se passe aussi bien que possible. La rencontre a eu lieu à huis clos et la conversation est restée uniquement protocolaire, ne portant même sur aucun problème particulier¹². Pourtant une légende, dont on perçoit mal les origines – mais qui peut le plus, peut le moins! –, attribue à la personnalité haute en couleurs du « Chef » des paroles peu amènes pour ce Français juif et de gauche. Pour certains¹³ il s'agit d'un discours sur les Canadiens français considérés comme « Français améliorés », pour d'autres¹⁴ de remarques perfides sur les menaces qui pèseraient sur la stabilité des fonctions de Pierre Mendès France. En fait Maurice Duplessis, bien peu intéressé par le contexte international, n'a manifesté aucune attention spéciale à ce voyage qui le concernait finalement bien peu.

À Québec, comme à Montréal, l'accueil est particulièrement chaleureux; la foule n'est pas très nombreuse mais manifeste partout une spontanéité que notent tous les journalistes français:

La visite du représentant de la France est accueillie ici avec une sympathie qui va dans certains cas jusqu'à l'enthousiasme. On a trop dit en France que les Canadiens français aimaient seulement une certaine France qui serait celle qui existe plus celle des réactionnaires. En réalité l'amour profond porté à notre pays, et qui s'exprime par

10. Il s'agit là du souci traditionnel du Quai d'Orsay depuis le milieu du XIX^{ème} siècle de ne pas inquiéter la Grande-Bretagne, puis le Canada, au sujet de la politique française. Voir J. PORTES, « La Capricieuse au Canada », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 31, n° 3 (décembre 1977), pp. 351-370.

11. André FONTAINE, *Le Monde*, 16 novembre 1954.

12. Lettre de Pierre Mendès France à l'auteur, 4 octobre 1982.

13. J.-C. ROBERT, *Du Canada français au Québec libre*, Paris, Flammarion, 1975, p. 279.

14. J. LACOUTURE, *Pierre Mendès France*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 355; aucune des biographies de Duplessis ne mentionne le voyage de Pierre Mendès France, ni, à fortiori, aucune phrase assassine à son propos. On peut donc supposer que ces remarques appartiennent à la légende noire de l'autocrate québécois.

d'innombrables déclarations de sincérité incontestable ne s'attarde pas dans l'immense majorité des cas à des questions de personne ou de partis. Il ne fait pas de différences entre Pétain et De Gaulle, M. Pinay et M. Mendès France. Cependant il est certain que la personnalité de ce dernier intéresse ou même séduit une partie appréciable de la population. Il y a aussi une admiration quasi sportive pour l'homme qui « agit ».¹⁵

Ce dernier trait, relevé par André Fontaine, correspond parfaitement aux commentaires de la presse canadienne qui insiste sur l'énergie et la résolution de cet homme étonnant, tous les articles mettent l'accent sur les problèmes internationaux. Les journaux anglophones, comme le *Montreal Star*, se montrent seulement moins prolixes et plus froids dans leurs observations. La France représentée par Pierre Mendès France est une France dynamique, renouvelée, à laquelle un nombre croissant de Canadiens français paraît sensible – ainsi la campagne anti-alcoolique du président du conseil français a un écho particulièrement important¹⁶ –. Pierre Mendès France est certainement, avant De Gaulle, l'homme politique français contemporain qui a obtenu les commentaires les plus favorables des observateurs canadiens; on attend de lui qu'il assure le « salut » de la France indépendamment de ses origines politiques ou philosophiques; il fait contraste avec ses prédécesseurs du M.R.P. dont on espérait beaucoup et qui ont beaucoup déçu. Cette attitude est sensiblement différente de celle qui accompagne le passage de Vincent Auriol, seulement trois ans plus tôt; à l'époque ce dernier avait ressenti la méfiance qu'engendraient ses origines socialistes et athées¹⁷, les souvenirs de la période de la guerre étaient encore vivants et contrairement à ce que dit André Fontaine, les Canadiens français faisaient très bien la différence entre « Pétain et De Gaulle... » De plus, en trois ans, la province de Québec avait certainement changé; cette sympathie pour une France rajeunie, qui ne ressemblait guère à une image traditionnelle entourée de nostalgie, prouve que les germes de la Révolution Tranquille commençaient à être actifs, au moins dans certains esprits.

Ainsi ce voyage, qui pouvait paraître seulement conventionnel sinon superflu, se déroule dans une atmosphère particulièrement chaleureuse assez inhabituelle lors de ce genre de visite. Les journalistes les plus blasés remarquent la sincérité des discours, « ... tant de gentillesse et tant de compliments dont pour une fois toute épine était exclue. »

Dans ces conditions favorables, quelle vision du Canada pouvait avoir Pierre Mendès France? Parfaitement respectueux des réalités internationales et profondément sincère, il ressent émotion et sentiment à Québec et Montréal, sympathie et compréhension politique envers Ottawa. Arrivant dans la Vieille Capitale, le président du conseil a « l'impression étrange de retrouver une famille lointaine », il comprend toute la vigueur des relations culturelles entre la France et le Canada français; et dans ce domaine quand il évoque le Canada il ne s'agit, en fait, que de la seule province de Québec:

S'il existe entre le Canada et la France des liens durables et chers pour nous tous, ces liens ne sont pas principalement de nature historique ou de nature politique, où plutôt ce qui donne leur pleine valeur aux liens historiques et aux liens politiques c'est en réalité la communauté de pensée et de tradition.¹⁸

15. André FONTAINE, *Le Monde*, 16 novembre 1954.

16. Le *Montreal Star* des 15 et 16 novembre accorde, lui plus de place au séjour de la Reine Mère qu'à celui de Pierre Mendès France. La campagne anti-alcoolique est encore dans la mémoire de nombreux Québécois... Dans *Le Monde* du 16 novembre, l'article dans lequel A. Fontaine évoque cette question est étrangement flanqué d'une publicité pour le cognac Martell!

17. P. GUILLAUME, *art. cité*. La couverture par les journaux français du voyage de Pierre Mendès France est très inégale: longs articles dans *Le Monde*, brefs descriptifs dans le *Figaro*, rien dans *L'Humanité*. Les journaux canadiens analysent surtout la politique étrangère du président du conseil français et s'attardent peu sur l'aspect franco-canadien.

18. Discours à l'Université Laval, *Le Soleil*, 15 novembre 1954.

Cela lui permet de comprendre le besoin de renouveler, prolonger, développer les liens culturels entre la France et le Canada; il promet d'aider la culture française en Amérique du Nord, conscient qu'il est du long effacement de son pays dans la Belle Province¹⁹.

Ainsi le fait de visiter la seule province de Québec, comme la joie sincère prise à évoquer la richesse et la profondeur d'une communauté culturelle, sont les preuves de l'intérêt continu qu'ont manifesté certains Français pour les Canadiens français. En effet sur le plan des relations franco-canadiennes les Français ont toujours été divisés en deux groupes inégaux. Une énorme majorité n'est pas sensible, par ignorance ou choix idéologique, au caractère français de la population du Québec et préfère, surtout dans les années qui suivent le deuxième conflit mondial, ne voir que la réussite et l'équilibre apparemment heureux de la Confédération canadienne. Le nationalisme des Canadiens français paraît désuet et conservateur à l'heure où tous les nationalismes sortent bien dévalorisés au vu des excès qui ont été commis en leur nom; l'avenir semble appartenir aux grands ensembles comme le Canada. Les réflexions de Vincent Auriol lors de son voyage de 1951 reflètent parfaitement cette attitude qui est partagée par de nombreux Français d'origine variée et qui la conserveront longtemps. Une minorité insistante a toujours, au contraire, porté, et porte encore, un intérêt soutenu et même passionné aux Québécois, à leurs efforts, à leur rôle particulier au sein du Canada, voire à leurs aspirations. Traditionnellement ce groupe se recrute parmi les catholiques les plus conservateurs, sur la droite de l'échiquier politique.

Pierre Mendès France participe un peu des deux groupes. Si comme nous allons le voir, il partage les vues générales du premier il appartient nettement au second par sa perception aiguë de l'originalité canadienne française. Cela bien qu'il vienne d'horizons politiques et idéologiques bien éloignés de ceux des tenants habituels de cette opinion; mais il avait acquis, lors de sa riche expérience internationale pendant la guerre comme dans les conférences qui l'ont suivie, une vision du monde certainement plus large et moins simplificatrice que celle de la plupart de ses contemporains.

Aussi ses mots francs et sincèrement chaleureux ont pu aider à l'éveil ou à l'affirmation nationale de quelques-uns, prononcés qu'ils étaient par un homme prestigieux au dynamisme peu commun. Pourtant il serait abusif d'y percevoir une reconnaissance du fait national canadien français sur le plan politique. Pierre Mendès France se limite au domaine culturel, et c'est déjà beaucoup. D'ailleurs, sur le plan des relations internationales, le Canada dans son ensemble présente des qualités très appréciables pour un dirigeant français de l'après-guerre. Dans tous ses discours, à Montréal comme à Ottawa, Pierre Mendès France souligne la similitude des politiques française et canadienne, tant au sein de l'OTAN que dans la recherche de solutions pacifiques aux tensions de la guerre froide. De plus le Canada, « exemple de courage et de mesure », permet une « confrontation entre les cultures française et canadienne » qui ne peut qu'être fructueuse. À l'émotion a succédé le constat politique. La France et le Canada, qui se connaissaient mal sur le plan politique avant la guerre, ont connu un sérieux rapprochement depuis et sur bien des points ont adopté des positions similaires:

Votre position de grande puissance s'est encore affirmée: la place que vous avez acquise dans le domaine atomique, la découverte de nouveaux gisements de matières premières, l'extraordinaire essor industriel et commercial que vos efforts vous ont permis de connaître en sont les témoignages parmi d'autres. Ce qui me frappe, ce n'est pas seulement la puissance que votre pays s'est acquise, c'est la sagesse avec laquelle il a su résoudre harmonieusement ses problèmes intérieurs et qui se retrouve dans sa

19. Lettre citée de Pierre Mendès France.

politique extérieure. Nous connaissons au sein de l'Union française, des problèmes qui vous sont familiers: ceux de l'immensité et de la diversité.²⁰

Ainsi sur le plan des principes les relations franco-canadiennes sont-elles excellentes et il n'y a aucun contentieux entre les deux pays. Mais les circonstances rendent encore plus précieuse la rencontre avec Lester B. Pearson, ministre des Affaires étrangères, à Ottawa. Pierre Mendès France expose très franchement sa politique, il sait trouver chez son interlocuteur un écho plus favorable qu'à Washington et il sait que celui-ci peut l'aider à expliquer sa position auprès des Américains. En effet, deux mois auparavant en septembre à Londres, les deux hommes avaient sympathisé quand Pearson avait été chargé par les Anglais de faire accepter par le président du conseil français l'entrée de l'Allemagne dans l'OTAN, alors que le parlement venait de condamner la C.E.D.²¹ Cette fois les discussions ont porté surtout sur l'Indochine, sujet particulièrement épineux entre Paris et Washington; le Canada faisait partie de la Commission de Contrôle, constituée au Vietnam, et son rôle de puissance moyenne recherchant les compromis dans les affaires internationales lui permettait d'intervenir utilement dans une situation difficile; il pouvait ainsi faire comprendre aux Américains leurs motivations et celles de la France.

Pierre Mendès France a eu d'ailleurs toutes les raisons de se montrer satisfait de cette rencontre. En effet on sait que avant même que la délégation française atteigne Washington, Lester Pearson avait communiqué, par téléphone, avec John Foster Dulles, secrétaire d'État américain, pour l'inviter à écouter avec plus de confiance le chef du gouvernement français. Il cherchait à rendre plus facile un contact qui s'annonçait mal-aisé en éclairant mieux le rôle de la France dans une circonstance plus complexe que le secrétaire d'État pouvait le penser²².

Finalement, dans ce court voyage, rien que de très normal, rien de suspect ou de prémonitoire des relations franco-québécoises telles qu'elles se développeront plus tard. Le Président du conseil français n'était nullement venu pour juger la situation du Canada ou pour influencer sur la politique de ce pays; tout au contraire il venait expliquer, commenter sa propre politique si souvent âprement critiquée tant en France que chez des alliés souvent suspicieux. De ce point de vue la réussite semble avoir couronné ses efforts, d'autant plus aisément que les raisons conjoncturelles rapprochaient un peu plus les deux pays. Dans ce cadre paisible s'est, néanmoins dessinée la réelle spécificité de l'attitude française à l'égard du Canada. Les liens particuliers avec les Canadiens français sont évidents et, d'une certaine façon, redécouverts par un homme attentif aux diverses nuances de la réalité sociale et politique; mais le Canada, dans son ensemble, est devenu un allié sûr et estimé et il n'y a, en 1954, aucune contradiction entre les deux facettes d'une même attitude.

Pourtant, en dépit du bon climat et des promesses de création d'un comité pour « étudier les relations commerciales entre les deux pays »²³, en dépit de la volonté manifestée d'intensifier les échanges culturels, le voyage de Pierre Mendès France n'a pas eu de suite concrète, s'il a laissé quelques souvenirs chez certains Québécois. D'une part, dans ses aspects les plus originaux son passage au Québec a correspondu à la volonté et à l'action de

20. Discours au Canadian Club, Ottawa, 17 novembre, in *Articles et Documents*, n° 0138, 30 novembre 1954.

21. Mike, *The Memoirs of the Right Honourable Lester B. Pearson*, Toronto, University of Toronto Press, 1973, vol. II, 1948-1957, pp. 89-90.

22. P. ROUANET, *Mendès France au pouvoir, 1954-1955*, Paris, Laffont, 1965, p. 387.

23. Les relations commerciales entre les deux pays sont un véritable serpent de mer, évoquées avec une vigueur renouvelée à chaque voyage officiel, elles ont été mal orientées depuis le XIX^{ème} siècle et, depuis, ne parviennent pas à dépasser 1% du commerce extérieur de chacun des deux pays. Par contre depuis les années 1960, les investissements français au Canada ont connu un développement assez important.

lui seul et non à une initiative gouvernementale²⁴. Aussi il est compréhensible, qu'en l'absence de toute volonté politique à l'égard du Canada, allié sans problème, les gouvernements français successifs – englués dans les affaires d'Algérie, après celles d'Indochine, confrontés à la mise en place du Marché Commun – n'aient guère laissé de place aux états d'âme à l'égard des Canadiens français qui ne semblaient pas beaucoup à plaindre. Dans les dernières années de la IV^{ème} République seul Guy Mollet passera à Ottawa; cet ancien professeur d'Anglais n'était pas venu pour les Québécois et appartenait au groupe majoritaire que nous avons pu définir à propos de la comparaison Auriol/Mendès France. Charles de Gaulle, en 1960, reste fidèle à la position habituelle des dirigeants français à l'endroit du Canada; peu sensible, extérieurement²⁵, à la contradiction potentielle entre l'admiration pour un grand pays et l'affection pour une population d'origine française cherchant à s'affirmer.

D'autre part les Canadiens français et leur chef d'alors avaient abdiqué toute prétention internationale. Maurice Duplessis, non content d'avoir fermé tous les bureaux à l'étranger qu'avait pu avoir la province, avait abandonné à Ottawa l'intégralité du domaine des relations extérieures²⁶. Bien sûr des écrivains québécois, comme Jean Lemelin ou des artistes comme Félix Leclerc, pouvaient aller chercher à Paris un écho à leurs aspirations, mais il s'agissait de relations individuelles qui, pour être riches, ne constituaient pas une attitude collective de « demande » envers la France. Il faut attendre le gouvernement de Jean Lesage pour que s'exprime véritablement une volonté de rapprochement avec la France, pour qu'une « demande » impérieuse soit adressée à l'ancienne métropole. Entre-temps certains Français étaient devenus plus conscients de l'existence d'une réalité francophone qui dépassait de beaucoup les limites de l'Hexagone et qu'un Pierre Mendès France avait sans doute pressentie.

Quand le général de Gaulle se sera dégagé de la guerre d'Algérie, aura affermi son pouvoir, son intérêt pour le reste du monde et pour les moyens dont la France peut y disposer l'amènera à répondre à cette demande nouvelle. Ainsi apparaîtra la contradiction qui se dessinait dans la position française à l'égard du Canada. Mais on ne prête qu'aux riches et le président du conseil de 1954-1955 avait déjà beaucoup innové, beaucoup changé, on ne pouvait lui demander, de surcroît, de jouer les prophètes à Québec.

24. Il n'a pas été possible, malgré plusieurs tentatives, de savoir qui avait décidé de commencer le voyage en Amérique du Nord par Québec, quelle était la filière. La paternité en revient sans doute à Pierre Mendès France lui-même.

25. *Les Mémoires d'Espoir* (Le Renouveau, tome I 1958-1962), Paris, Plon, font apparaître la prise de conscience, par de Gaulle de la spécificité canadienne française et du rôle possible de la France.

26. A. PATRY, *Le Québec dans le monde*, Ottawa, Léméac, 1980, 167 p.